

SATELLITES

à La Base de signatures de virus a été mise à jour

9

Andrès de LUNA

Biographie

Angel Michaud - 2010

6 novembre 2010

Exemplaire RN000

J'ai pensé aux feuilles des arbres que remuait ce vent, à leurs différents tons de vert selon leur changeante position sous le soleil, au bruit d'un ruisseau en pente douce, à son lit de pierres sous l'eau qui coulait cristalline et les lavait.

Félix Bruzzone, *Les Taupes*, p. 48, Asphalte, 2010 pour l'édition française

Nous naissons tous fous. Quelques-uns le demeurent.

Samuel Beckett, *En attendant Godot*, Editions de Minuit, 1952

La littérature de la vérité ne se trouve pas parmi les disparus et les morts de l'Argentine.

Julio Cortázar, préface à *Les sept fous* de Roberto Arlt, Belfond, édition 2010



Pour Romain et Raphaël

TABLE DES MATIERES

1. Les livres	p 4
2. L'oppression	p 6
3. Le prêtre	p 8
4. La pute	p 10
5. Le chacal	p 12
6. Je fuis	p 14
7. (sans titre)	p 16
8. Le cri	p 18
9. La bande dessinée	p 20
10. La vierge	p 22
11. L'autre côté	p 24
12. La vie	p 26
13. Le doute	p 28

1. Les livres

Les livres sont des cachettes dans lesquelles
se trouvent des livres en cachette dans lesquels
se trouvent des livres en cachette dans lesquels
se trouvent des livres en cachette...

A la fin,
une hécatombe.

A de L 10/12/1974

J'ai passé l'année 2000 à Paris dans une totale confusion millénariste. D'aucuns se demandaient si le millénaire prochain commençait en janvier 2000 ou en janvier 2001... Déjà, et c'est une bonne chose, on avait évité – le 1^{er} janvier – la fin du monde annoncée. Je me souviens que certains s'étaient fait construire des abris anti-atomiques et d'autres avaient investi dans des « kits » de survie. Nous allions – entendait-on alors – revenir à l'âge de la pierre et cette perspective me réjouissait car, avec un peu de chance, j'allais pouvoir enfin fréquenter les Néandertaliens, c'est du moins ce que je pensais alors dans ma tête de *sapiens* résolument naïf.

Lors de ce séjour, je n'avais qu'un seul but, comme une obsession, retrouver Diego¹, le frère d'Andrès de Luna que j'avais, par mégarde, complètement perdu de vue. Andrès, Diego, introuvables à Paris alors qu'ils n'avaient pas de raisons particulières de s'y trouver. Je me disais que sans doute Andrès était retourné à Buenos Aires et que son frère – je ne sais pas très bien pourquoi – aurait pu se trouver dans la capitale française.

Le club où Andrès et moi avions passé des heures, des jours et des nuits à boire et à parler, le Sol's Club, n'existait plus. A sa place, une crêperie bon genre offrait aux bobos du quartier de quoi se remplir délicatement la panse et se nourrir l'esprit avec des tableaux convenus - mais modernes - aux murs.

Je reniflais les coins, les arêtes du trottoir comme un chien qui cherche l'endroit et l'angle pour marquer d'un jet d'urine son territoire.

¹ Diego de Luna est le père de Pedro. Cf. Paul Pignon, *Apostille Apocryphe 4* à La Base de signatures de virus a été mise à jour, Lad'AM Editions, 2010

En fait, je n'ai osé pisser que dans les toilettes de la crêperie, après avoir franchi le couloir formé par les tables où se tenaient – en pose – les sus-bobos-nommés ; je n'ai jamais trouvé la moindre trace de Diego de Luna. Ce n'est pas faute d'avoir cherché un peu partout dans les endroits qu'avait aimé Andrès, les lieux même que ne fréquentait pas Diego.

J'essayais, autant que faire se peut, de convoquer l'image d'Andrès, tel qu'il était lors de notre première rencontre en 1987, beau, terriblement beau, brun, les cheveux courts et un éternel sourire qui s'effaçait tard, après moult circonvolutions langagières quand nous en arrivions aux faits, au dur, au violent, à ce qui déchire une vie si l'on n'y prend garde.

La vie d'Andrès s'était brusquement déchirée, sans qu'il ne soit en rien responsable des faits. Non pas que je cherche à le dédouaner de tout, je pourrais très bien lui reprocher quelques brouilles, sa lâcheté notoire, par exemple, mais cela ne changerait rien à son histoire, je cherche, dans les impasses parisiennes, le reflet d'une vérité, d'une réalité qui est celle d'Andrès et par voie de conséquences, la mienne.

Dans les caniveaux, si on y prête un peu d'attention, coule un liquide tout à fait extraordinaire constitué des différents replis et rejets de la vie citadine, une composante d'essence en surface rehaussée par une matière molle à mi-chemin entre les déjections animales et les vomissures d'alcooliques thrombosés ; l'écho de ce qu'était la vie en Argentine pendant les dictatures.

Enfant de la dictature s'il en est, son histoire est parcourue de faits distordus par les censures et les aliments indigestes autocratiques.

C'est ce qu'avait subi Andrès de Luna, même si, dans sa tête d'enfant et d'adolescent il s'en croyait responsable.

Au jeu des dupes, les enfants sont rarement gagnants.

2. L'oppression

Où que mon regard se tourne,
il ne trouve que prisons, camps, armes, mort, désespoir, solitude, humiliation, pendaison.
Des mères cherchent leur fils, alors
que des fils cherchent leur mère.
Tout tourne autour de la dépression
tout tourne autour de l'oppression.

A de L 10/12/1975

En 1973, le général Peron reprenait le pouvoir dans le sang.

Le massacre d'Ezeiza, les enlèvements, les tortures – celles-là même expérimentées durant la guerre d'Algérie -, les exécutions sommaires, l'humiliation, l'humiliation.

La « sale guerre » battait son plein, et la confusion alimentait les cerveaux endommagés déjà par des années d'autres dictatures, d'autres espoirs détruits et transformés en souvenirs déçus, et comme tout se transforme, se caricature à l'infini, jusqu'à la limite des mots, l'espoir s'était dénué de sens jusqu'à disparaître du vocabulaire populaire. Pour survivre, certains allaient voir des vieux films, ceux qui font passer le temps – car c'est dur à faire passer le temps, parfois, cela nécessite de la stratégie et beaucoup d'astuces – dont on ne se souvient pas hormis la légère sensation de flottement ; le flottement, même sous les dictatures, c'est bon et rassurant à défaut d'être douillet. Et, Andrés de Luna.

Les escadrons de la mort tournent dans la ville, ils scrutent à la recherche de ceux qui, dissidents, s'imagineraient croire encore à la liberté. Comment en était-on arrivé là ? Je ne sais pas et n'ai guère le temps ni la possibilité de fouiller dans les archives de la CIA.

Les escadrons de la mort tournent dans la ville, les tueurs patrouillent dans des Falcon vertes, sans plaque d'immatriculation. Parfois, ils passent comme des fous, d'autres fois, ils longent les trottoirs, tous feux éteints, à la recherche d'un vivant quelconque, homme, femme ou enfant pour le tabasser, le torturer, le violer.

Les escadrons de la mort tournent dans la ville, à la recherche d'îlots de résistance qu'ils ne trouvent jamais, alors ils en inventent, comme cette vieille dame qui traîne un gros sac de vêtements usagés, suivie par un chien famélique, elle affronte du regard les miliciens, ils sortent de la voiture, ils sont quatre, un tient un revolver au poing, les autres se cramponnent à leurs

matraques. Ils frappent la vieille dame, elle tombe sans un bruit, sans un cri, ils la jettent dans le coffre de la Falcon, ils partent comme ils sont venus, sans feux de croisement.

Tout est éteint dans la ville malgré les faibles éclairages publics. Dans la tête – actualisée en salle obscure –, quand tout est sombre, les vieux films réaniment poussivement quelques souvenirs moins pénibles en offrant, saccadées, des images au rythme de vingt-quatre par seconde.

Les escadrons de la mort tournent dans la ville, s'éloignent et laissent derrière eux un chien famélique qui renifle un sac de vêtements usagés.

Plus personne n'a jamais entendu parler de la dame.

Ni du chien.

Andrès s'est construit sous la dictature, avec des fragments de rêves et livres trouvés par hasard et qu'il fallait bien lire en cachette, de peur que... de peur.

La liberté, parlons-en. Andrès n'a jamais – à ma connaissance – écrit quoi que ce soit, article ou poème, sur la liberté. Elle – sa liberté – s'était nichée dans son sein, au plus profond de ses pensées, jamais exprimées, jamais dites.

Pas écrit, pas pris.

Dans le lointain de la distance et du temps, il n'est pas facile de décrire *a posteriori* les sales histoires d'un pays à la culture d'une richesse inouïe, qui trace nos mémoires d'éléments signifiants mais incomplets, comme le tango par exemple, renversant.

Né le 10 décembre 1952, Andrès de Luna avait, à quatre mois près, 20 ans en 1972 lors du massacre de Trelew sous la dictature de la « Révolution argentine ». 20 ans et 6 mois lors du retour du général Peron.

Le même âge lorsque le gouvernement Campora met en place la Triple A, Alliance Anticommuniste Argentine, un escadron de la mort qui fit 1 500 victimes.

Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'Andrès – parmi d'autres – est venu au sale monde par une issue tronquée, sans forme ni perspective et insultante pour l'avenir.

3. Le prêtre

Dans un dédale de rues sombres
des gens du peuple marchent
le long du presbytère
en priant à jamais
que la porte s'ouvre,
et le prêtre sombre.

A de L 10/12/1976

Comme il faut bien gagner sa vie, et quand le hasard vous a permis de faire des études – le père d'Andrès était professeur d'histoire –, et qu'on a un peu de chance comme Andrès, une rencontre fortuite avec un prêtre (Andrès s'est toujours dit agnostique) lui permit de devenir professeur d'arts plastiques dans un collège de la banlieue de Buenos Aires.

Ce prêtre, quelques temps après, fut enlevé par les milices. Il faut dire qu'il était un peu atypique, ce prêtre, puisqu'il ne cautionnait pas ceux qui portaient la même robe que lui et qui s'étaient acoquinés au pouvoir dictatorial.

Andrès menait son travail avec un certain succès. Les enfants, ceux qui mangeaient suffisamment, peignaient sur des cartons leurs rêves : la liberté dont ils n'avaient finalement pas d'idées précises, pas de modèles, pas de souvenirs. Ils taguaient des signes qu'eux seuls pouvaient comprendre et qui pour un temps les rendaient souriants.

Ce fut une période calme, de 1970 à 1977, sans orage.

Andrès menait une vie normale, quelques petites amies, mais peu finalement. C'est à cette époque qu'il rédigea « Réel, irréel et surréel en Amérique Latine », portrait croisé d'Isidore Ducasse et de Luis Buñuel, un opuscule non traduit qui a complètement disparu aujourd'hui, à moins que son frère ait pu opportunément en conserver un exemplaire... Ce qui est, à mes yeux, une raison suffisante pour rechercher Diego de Luna. Sans succès à ce jour. Un soir, Andrès me récita quelques passages que je notai dans un carnet noir :

« Un être mystérieux aspire la vie d'en haut, ne restent que les roches d'en bas, ordonnées de manière systématique, en quatre rangs afin que d'un seul regard l'être mystérieux pût les passer en revue. »

« Isidore Ducasse doit, au travers le temps, à Luis Buñuel quelques images en noir et blanc suffisamment suggestives pour contempler et boire tout l'Océan ».

« Les traces de chacun effacent les traces antérieures et, comme un comptable, les soustraient en colonne, afin que chaque trace s'enfonce dans le néant et que chaque lettre de chaque mot se décroche et disparaisse hors la vue de celui qui les crée ».

J'en suis fort marri, mais hélas, à ce jour, il ne reste que ces quelques lignes à se mettre sous les yeux.

Je dois dire que cela renforce le mystère du succès de ce texte auprès des intellectuels argentins survivants. L'opuscule fit le tour de l'Argentine – avant d'être naturellement censuré – et chacun en parla comme d'un document irréfutable sur le plan des idées et de l'esthétique. Sans doute que le succès du surréalisme en Amérique latine allié à quelques notions de psychanalyse y a contribué.

Un exemplaire de l'opuscule allait revenir dans les mains d'Andrès accompagné de celui qui l'avait lu et relu : Manuel Puig, de vingt ans son aîné.

Une rencontre qui allait changer sa vie.

Ils se promenaient l'un avec l'autre, riaient beaucoup, se plaisaient.

Manuel Puig était déjà connu, même si le succès ne deviendrait international qu'avec la parution du *Baiser de la femme araignée* en 1976².

En 1970, Puig songe à fuir l'oppression. Les artistes, les musiciens, écrivains, ceux qui pensent, font penser, ceux qui sont différents, comme les homosexuels par exemple, sont pourchassés.

En attendant, ils font de longues promenades. Insouciant.

Un jour, Manuel confie à son compagnon son intention de partir au Mexique.

Andrès découvre alors qu'ailleurs lui fait peur, plus encore que la crispation dictatoriale.

Manuel est parti, Andrès est resté. Il lui faudra attendre 1987 pour trouver le courage de découvrir que le monde n'est pas – entièrement – construit sur le modèle argentin de cette époque.

Mais, cette année-là, Andrès est resté accroché à son propre malheur. Fossoyeur et faussaire provisoire de son histoire, il trouvera dans la prostration et dans l'écriture les éléments nécessaires à sa survie.

² Manuel Puig, *Le baiser de la femme araignée*, traduction Albert Bensoussan, Seuil, 1979

4. La pute

Dans un bar à pute
le bourgeois fréquente le marin
l'océan parle au terrien
ils boivent
s'invectivent
se battent
se tuent
sous le regard déçu de la
pute.
Ensuite, leurs mains se cherchent, se cognent, s'étreignent, se parlent
se boivent, s'invectivent, se battent, se tuent.
sous le regard déçu de la
pute

A de L 10/12/1977

Les mots se sont donc alignés.

J'ai un frère jumeau.

Il vit au Groenland.

*Chacun son hémisfrère.*³

A la lumière de son histoire, de son parcours, on appréhende mieux le sens de ces lignes. Il ne fait pas de doute – même s'il a toujours refusé de m'en parler – que cet hémisfrère désigne clairement Manuel Puig, d'ailleurs, un jeune écrivain argentin, Félix Bruzzone, dont la filiation littéraire avec de Luna est claire, a récupéré chez lui – en hommage - la métaphore de la gémellité pour évoquer l'amour homosexuel – si toutefois « l'amour homosexuel » présente une quelconque caractéristique - :

Et quand un des autres gars, visiblement un étudiant en psychologie ou autre science paramentale – ou les deux -, a commencé à m'expliquer que le travestisme représentait en Maira les deux moitiés de la gémellité rompue – il a employé ce mot : « gémellité » -, le plein et le vide, le concave et le convexe, le

³ Cf. Andrés de Luna, Apostille à La Base de signatures de virus, [4,75 jours de détresse en trompe-l'œil](#), Lad'AM Editions, 2010

yin et le yang, le passé et le futur brisés et en même temps réunis en un présent souffrant, j'ai dit, moi j'y vais, et je suis sorti aussi vite que j'ai pu. Une fois dans la rue – j'avais besoin d'air, d'énergie, quelque chose –, je me suis mis à courir.⁴

Le cri d'Andrès est silencieux sous la menace explicitement répressive...

Dans un jardin public.

Il est très public ce jardin, encombré à la nuit tombante par des prostituées, hommes et femmes. Certains, ou certaines, n'ont plus de sexe parfaitement déterminé, ils sont « trans », en transit en quelque sorte. Ils sont ce qu'ils ont voulu être. Mais qui sait ce qu'ils seront ? Un casse-tête finalement que de se prendre en main, de remodeler en quelque sorte son apparence et son devenir.⁵

...et non sans violence provoquée par le trouble :

Mon frère et moi, aussi, sommes « trans »...

Je suis ce qu'il était

et il est ce que j'aurais rêvé être.

Nous sommes des « trans » décomposés.

Alors que les autres « trans » sont recomposés.⁶

Un hémisfrère, Manuel Puig, émigré vers d'autres cieux – une autre hémisphère – qui « abandonne » son jumeau de sens et d'écriture et voilà Andrès seul sur son pôle à gribouiller des petits poèmes, autant de haïkus argentins pour oublier, ou faire semblant, cette guerre fratricide entre un nomade volontaire et un sédentaire apeuré.

Nul n'est besoin d'être voyageur pour souffrir du mal d'errance.

⁴ Félix Bruzzone, *Les Tanpes*, Asphalte, 2010

⁵ Cf. Andrès de Luna, Apostille à La Base de signatures de virus, [4,75 jours de détresse en trompe-l'œil](#), Lad'AM Editions, 2010

⁶ *ibid.*

5. Le chacal

Un chacal retors
crache sa nuisance
au visage du chat.
Celui-ci, pour exprimer
son désaccord,
lui jette au nez
ses yeux

A de L 10/12/1978

Les parents d'Andrès de Luna étaient tous les deux enseignants, son père d'histoire et sa mère, je ne sais pas. Il n'était pas possible d'aborder ce sujet avec Andrès, trop de douleurs.

Un soir de septembre 1975, en pleine dictature, des policiers étaient venus la chercher, son père s'y était opposé et avait été malmené. Elle avait été emmenée à l'ESMA, *Escuela Superior de Mecánica de la Armada* – Ecole supérieure de mécanique de l'armée -, bien connu comme lieu de détention et de torture des « suspects », un énorme bâtiment triste et sans âme mais avec du sang à peine séché, ici et là.

Depuis lors, Andrès n'a jamais revu sa mère.

Son père milite depuis dans le HIJOS, *Hijos e Hijas por la identidad y la Justicia contra el Olvido y el Silencio* – enfants [de disparus] pour l'identité et la justice contre l'oubli et le silence – et depuis lors, il participe, malgré son âge, à tous les *scrach*.

Ils se retrouvaient, tous les militants du HIJOS, près des autobus. Ils montaient, s'installaient alors que l'un d'entre eux leur distribuait des tracts. Dans quelques minutes ils se rendraient sur les lieux ; là dans la rue, ils scandraient le nom de celui qu'ils sont venus *scracher* : un ancien policier qui s'était livré à des exactions pendant la dictature et que la justice peine à juger, faute de temps, de moyens et parfois de bonne volonté. La photo de l'ancien policier est collée sur tous les murs, on sonne à la porte des voisins, on les informe, on s'installe dans le quartier, toute la journée, on tague, on chante, on fait du bruit. Le type est grillé et n'a plus qu'à déménager.

Le *scratch*, c'est ça.

Une justice populaire, qui s'était installée pour pallier aux défaillances de la justice d'Etat. Voilà donc ce que faisait le père d'Andrès. Cela ne leur rendrait pas leur mère et leur femme, mais lui, le

père d'Andrès, s'engageait dans cette lutte autant par désespoir et hargne que pour maintenir dans sa vie un semblant de sens.

Andrès ne s'était pas engagé, ni là ni ailleurs. Par manque de conviction peut-être, de courage certainement. Une sorte de négation de l'affrontement l'habitait plus que tout.

*Moi,
C'est différent,
C'est normal que je sois différent,
Je suis né avant le temps
Des hésitations crépusculaires.*⁷

Sans hésitation, la vie lui avait ôté sa mère, l'amour de sa vie et les quelques illusions persistantes issues d'inerties adolescentes.

*Un jour, mon hémisfrère surgira de n'importe où, ou d'ailleurs, des fleurs à la main, en souriant.*⁸

Pour tromper le temps et le rendre filiforme jusqu'à l'invisible, Andrès faisait n'importe quoi, il entrait par des portes dérobées afin que sa mémoire n'en garde pas trace. Il rencontrait quelques désabusés, comme lui.

*Pourquoi diable est-ce que je reviens à ça comme une mouche sur la viande, se dit Oscar qui n'avait pas de préjugés en matière de métaphore, cela revenait par un autre biais, comme une obéissance à une obscure ressemblance et Turandot promettait l'amour ou la mort à la fin de l'aria, cette phrase admirablement simple qui aurait certainement paru à Andrès insupportable et pédestre après avoir entendu Prozession qu'il avait finalement pu écouter tranquillement pendant que Ludmilla pelotonnée sur le divan suivait la musique à sa façon c'est-à-dire en lisant des poèmes de Lubicz-Milosz, sur lequel elle avait fait une fixation récurrente.*⁹

Pseudo désœuvrement, mise en place de stratégies d'étourdissement, mécanismes de défense, survie pour affronter les situations renversées, urgence des actes inutiles.

⁷ *ibid.*

⁸ *ibid.*

⁹ Julio Cortázar, *Livre de Manuel*, p. 173, Gallimard, 1974

6. Je fuis

Dans une kermesse névrotique
s'empilaient des travestis
qui ne résistaient pas aux balles.
Au jeu des anneaux,
Saturne a gagné,
à celui des fléchettes
c'est moi mais,
maintenant,
je suis troué
et je fuis.

A de L 10/12/1979

Paris, 7 avril 1987, 18h03

J'étais sûr de l'avoir quelque part. Je me contorsionnais sur le trottoir, je glissais fébrilement mes mains dans chacune de mes poches, dans la doublure de ma veste, dans celle de mon pantalon, pour trouver mon billet d'entrée, rien

- pardon madame, je me rends compte que j'ai perdu mon ticket d'entrée que j'ai acheté ici même hier après-midi...
- c'est à quel nom ?
- Angel Michaud
- je n'ai pas ce nom dans mon registre
- ben, regardez mieux, hier ce n'était pas vous, mais une dame blonde
- blonde ou brune, je n'ai pas votre nom et c'est tout !

Désagréable, la dame de l'accueil du théâtre de Babylone... Le public qui faisait la queue commençait à s'impatienter, la houle se propageait comme une ola dans la foule.

- que se passe-t-il ?
- je suis Angel Michaud, j'ai perdu ma place achetée hier...
- je suis Max Barrault, l'un des responsables de ce théâtre

L'homme était d'une élégance rare et accompagné d'un jeune homme hilare devant cette situation

- il n'a qu'à entrer avec nous...

suggéra l'homme dont je ne connaissais pas le nom

- je suis Andrès de Luna

avec un très fort accent espagnol

- Angel Michaud

- vous écrivez ?

- non

- vous faites quoi ici alors ?

- ben, je voudrais voir *En attendant Godot*, comme tout le monde...

Tout en parlant, nous étions entrés tous les trois, Max, Andrès et moi. Mais au lieu de suivre le chemin habituel, je me laissais entraîner et nous nous étions faufiletés par quelques travées obscures qui nous menèrent directement...dans la coulisse !

Andrès se pencha, en chuchotant – ce qui accentuait terriblement son accent jusqu'à le confondre avec le chuintement sourd de l'essaim d'abeilles mâtiné d'un silence, en fond, organisé en catimini ou peut-être mieux encore -,

- tu le reconnais ?

Assis sur une caisse, un homme se tenait penché sur quelques feuilles dactylographiées. Un pantalon de velours « grosse côte » brun, un gros pull déformé sans couleur. Son air absent, détaché, décontextualisé, hors de tout et hors de lui, semblait lui être habituel,

- oui, je le reconnais, c'est Samuel Beckett !

Je n'en revenais pas, j'étais venu au théâtre voir une pièce et je me retrouvais nez à nez avec son auteur.

Max s'avança et Samuel se releva sans sourire montrant ses grands yeux curieux encaissés dans un visage taillé à la hache.

- Samuel, je vous présente Andrès de Luna, ce poète argentin dont je vous ai parlé.

Il serra sans chaleur la main d'Andrès. Il se retourna vers moi

- et vous, vous êtes qui ?

Avec une autre sorte d'accent. L'accent de la campagne irlandaise.

- je suis curieux

- la curiosité est le carburant de l'imagination

Il nous congédia d'un geste ample après nous avoir donné rendez-vous à l'issue de la représentation.

7. (sans titre)

Le plus long jour de ma vie

installe

bêtement, l'idée

éclairée d'être mort

résolument mort

toujours mort

éternellement

A de L 10/12/1980

- *Alors, on y va ?*

- *Allons-y.*¹⁰

Et les applaudissements enthousiastes du public debout. Max, Andrès et moi nous enfuyons. Dehors, la nuit. Boulevard Raspail. Des passants en nombre flânent. Nous retrouvons Samuel Beckett. Dans une brasserie, nous buvons un thé de fort mauvais goût mais qui semble satisfaire Samuel. Je n'en reviens pas, devant moi, assis, les yeux fixés dans sa tasse, indifférent au monde, sans regard, sans mots, se tient le prix Nobel de littérature 1969. Max est silencieux aussi, il avale son thé par brèves et sonores goulées, sort un portefeuille de sa poche, en extrait un billet de banque qu'il pose sur la table

- bonne soirée, à bientôt

Andrès semble le seul à être de ce monde. Il sourit à tous, regarde partout, ses yeux rient et croisent d'autres regards. Les sourires s'échangent. Moi, je suis l'intrus. Les yeux de Beckett restent campés dans sa tasse. Il dit

- Andrès, je crois que vous voulez me lire vos poèmes, je vous propose de venir avec moi à mon hôtel, nous serons plus tranquilles.

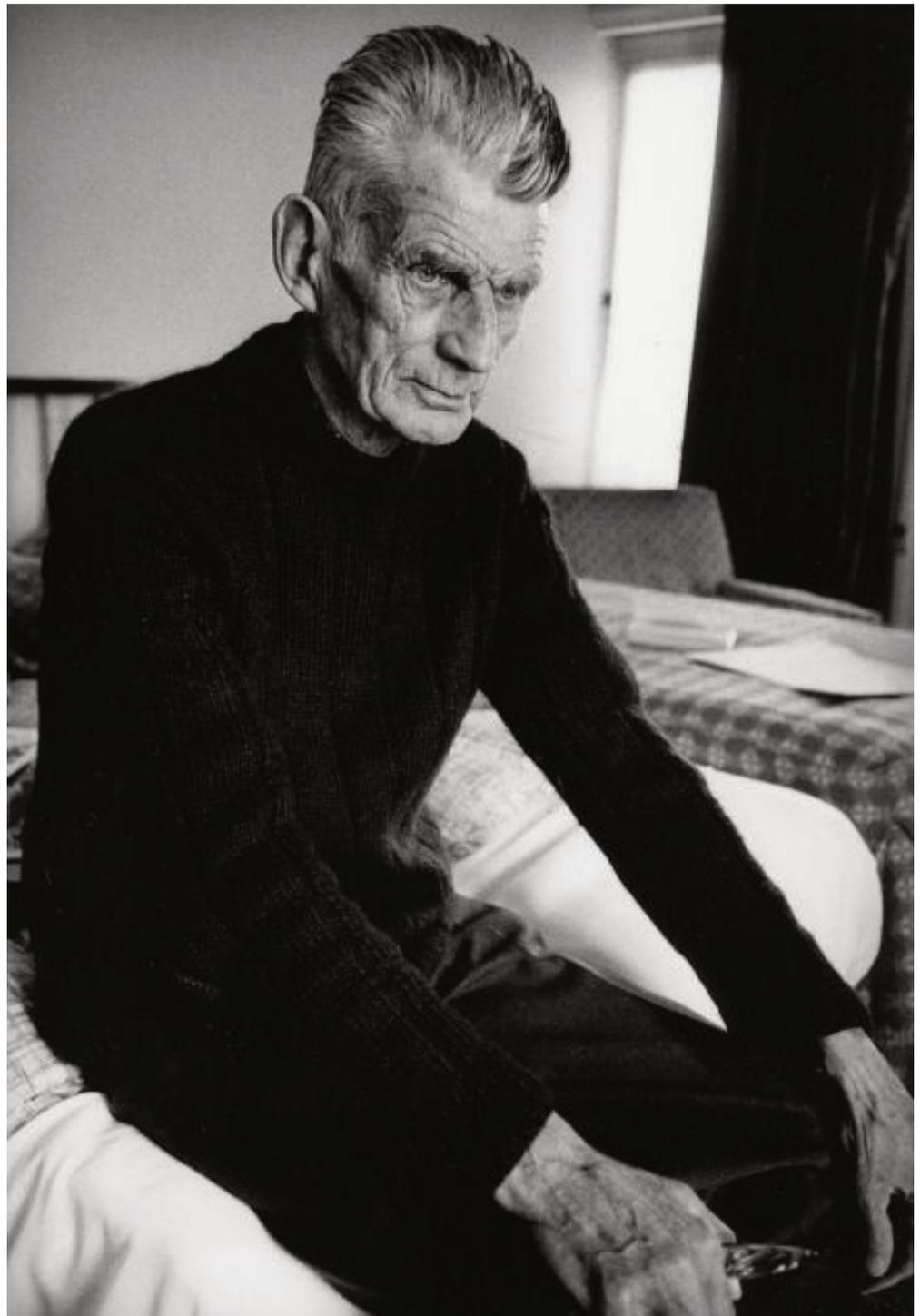
Et il rajoute en me regardant fixement

- vous venez aussi, vous.

A pas lents. L'hôtel n'est pas borgne mais sans âme, désincarné, comme inhabité ou alors seulement par des ombres. La chambre est de même :

¹⁰ Dernière réplique de *En attendant Godot*, de Samuel Beckett

Portrait de Samuel Beckett, dans sa chambre d'hôtel



8. Le cri

Du fond du puits du champ
s'élève une plainte si douce,
qu'à s'y méprendre,
on eût dit un cri
d'amour.

Du fond de tout
s'élève une plainte,
qu'à la vie,
je préfère le puits.

A de L 10/12/1981

Et comme ça, tout naturellement, Andrès se mit à réciter ses poèmes. En espagnol. Samuel Becket me regarda

- vous comprenez l'espagnol, vous ?
- pas un mot
- vous parlez assez bien le français Andrès, ne voulez-vous pas nous les traduire ?
- je peux essayer, mais je n'ai jamais fait cela auparavant...

Il réfléchit longuement

- *Bueno*, c'est un puits dans un champ, ou plutôt c'est quelque chose qui provient du fond d'un puits, « du fond du puits du champ »

Samuel me regarda fixement, un long regard transparent et fort. Il prit un cahier qui se trouvait juste derrière lui, me le tendit avec un crayon et dit

- rendez-vous utile, notez !

Je notais tout ce qu'il fut possible de noter. La nuit entière. Andrès me dicta intégralement « 4,75 jours de détresse en trompe-l'œil »¹¹, en le lisant sur une vieille revue que plus tard il m'offrira, de temps à autre Samuel corrigeait une faute de syntaxe et parfois même, mes fautes d'orthographe. Ça ne se voit pas tout de suite, mais en syntaxe j'ai eu un prix Nobel comme professeur, et en diction Andrès de Luna. On coopère, entre exilés.

¹¹ S1Apos [4,75 jours de détresse en trompe-l'œil](#), Andrès de Luna, 2010, Lad'AM Editions

Hélas, je ne me rendais pas vraiment compte de ce qu'il m'arrivait. J'étais en compagnie de celui qui avait vécu les pires moments des dictatures argentines et qui ne se départait jamais de son sourire et d'un homme sombre que le Nobel n'avait pas rendu joyeux.

J'ai ces images et le son de la voix d'Andrès dans ma mémoire pour toujours.

Samuel Beckett ne bougeait pour ainsi dire pas. Il tenait dans sa main droite ses lunettes, se penchait de temps à autre sur mon cahier, quand il voyait une faute, il grattait sur le mot comme pour l'effacer. Ses doigts et ses ongles étaient ceux d'un paysan. Je m'appliquais comme un élève des années cinquante qui prépare son certificat d'études.

Au levant, j'avais entièrement rempli le cahier.

(sans titre)

Un soir d'alcool, je m'épris d'un rustre paysan, beau comme un indien des livres, qui n'avait d'yeux que pour Maria, la fille de palefrenier, belle comme le jour et ennuyeuse comme la nuit. Nous nous regardions en perspective, je regarde lui qui regarde elle. Et elle, que regarde-t-elle ? Au fond d'elle-même elle cherche les images du mariage de sa grand-mère. La quête du modèle est en conflit avec l'héritage culturel. J'aime que nous nous aimions, mais je trouve ici les limites de la perspective. Le bruit de la fête s'égrenait dans la nuit alors que je finissais seul la nuit dans mon lit. Le lendemain, sans alcool, sans fête et sans Maria, j'évaluais vite les dégâts :

L'indien rustre était parti,

Maria aussi.

Ne reste que la photographie du mariage de sa grand-mère. Je regarde, qu'elle est belle, elle ressemble à Maria, comme elle, figée pour toujours.

Sur la photographie en noir et blanc

il n'y a pas de rustre paysan.

Les beaux indiens

appartiennent aux livres

que l'on ferme,

les soirs d'alcool

et les jours sans fête.

Et ainsi de suite.

Ensuite, Samuel Beckett nous congédia, je ne le revis jamais. Il est mort un peu plus de deux ans plus tard.

Andrès et moi primes rendez-vous pour le lendemain dans la même brasserie du boulevard Raspail.

9. La bande dessinée

Je me rassure et hante les lignes, les lignes
de mots, de vers
j'épluche avec soin
les prises de bec
de celles qui jacassent
exaltant leurs atours
dans les desseins.
Puis, à la fin,
le crayon glisse
fait un tête à queue
et finit dans une
bulle.

A de L 10/12/1982

J'ai, en guise de regret, un peu honte de n'avoir fait aucune photographie d'Andrès de Luna, mais qu'importe, les images jaunissent et figent les sujets ou objets qu'elles emprisonnent, le plus souvent.

- bonjour Angel, tu viens avec moi ?

Toujours ce sourire invariable qui devenait mystérieux à force d'être identique à lui-même, le même « copié-collé » qui lui traversait le visage de jours en jours.

Le lendemain de notre rencontre, Samuel Beckett, Andrès de Luna et moi, le souvenir restait terrible. Ce décalage entre celui qui est reconnu par ses pairs et le poète quasiment inconnu au sourire figé m'avait été pénible. Je n'avais pas encore conscience de la nature de cette rencontre. Pas plus qu'aujourd'hui, d'ailleurs.

- tu veux aller où ?

- je t'emmène au Sol's Club, c'est là que les artistes argentins de Paris se retrouvent.

Je n'ai jamais eu de goût particulier pour les « clubs ». Il y a du bruit, de la fumée, de l'artifice comme s'il en pleut, de l'alcool et des drames de la vie.

Celui-ci était vraiment d'un genre particulier : des Argentins, en effet, des touristes égarés là par hasard, des travestis, des gens qui rentrent et sortent à tout-va, des solitaires, au bar, comme dans

les films, des commerçants qui finissent leur journée dans les vapeurs exotiques dépaysantes. Nous sommes restés toute la nuit, j'étais assis entre deux barbus qui parlaient vite et fort, en espagnol, Andrès souriait.

Nous nous sommes séparés ivres nous donnant rendez-vous le lendemain au cimetière du père Lachaise qu'il voulait absolument découvrir avec moi.

Les tombes d'Edith Piaf, de Simone Signoret-Yves Montand, Agustin Avrial, Guillaume Apollinaire, Stanislas Baudry, Fernand Braudel, Sophie de Condorcet, Georges Cuvier, Claude Dauphin, François-Victor Hugo, Victor Noir, Pierre Desproges l'année suivante, Alfred de Musset, Ferdinand de Lesseps, Théodore Géricault, Juliette Dodu, Frédéric Chopin, Pierre Bourdieu, vous, moi ? tant qu'on y est...

Au cours de cette promenade chez ces illustres « ayant-vécu », Andrès me tendit un paquet avec son emballage cadeau qu'il avait extirpé de son sac noir. Je l'ouvris, il y avait une montre.

- c'est pour moi ? Tu m'offres une montre, mais pourquoi ?
- je ne sais pas, peut-être une tentative désespérée pour arrêter le temps, ou pour le compter, tout simplement. Il faut que tu lises le mode d'emploi...

Je m'asseyais sur la tombe d'Edmond Adam, alors que d'autres chantaient sur celle de Jim Morrison. Une montre, j'en avais déjà une. Pourquoi offre-t-on une montre et à quelle occasion ? Pour un anniversaire, le plus souvent. Ce n'était pas mon anniversaire. Les montres, molles ou plastifiées sont automatiques. On laisse toujours sa montre au mort, comme si cela lui conférait une sorte de dignité. C'est absurde, finalement dans les sous-sols des cimetières ça fait « tic-tac » très fort, toutes les montres s'y mettent, en chœur, et puis s'éteignent les unes après les autres comme une seconde mort qui vient semer le trouble dans l'ensemble parfait, joyeux pour un peu, des tics à l'envers et des tacs à l'endroit, un enchevêtrement rigoureux de mailles sinueuses, tricotage savant des linceuls endormis.

Je cherchais le mode d'emploi. Il y avait bien un papier roulé, mais il ne ressemblait guère à un mode d'emploi.

- C'est ça, allez lis à voix haute...

10. La vierge

La principale caractéristique de la vierge Marie,
est
qu'elle ne se souvient plus
de moi.

A de L 10/12/1983

PREAMBULE AUX INSTRUCTIONS POUR REMONTER UNE MONTRE

Penses-y bien : lorsqu'on t'offre une montre, on t'offre un petit enfer fleuri, une chaîne de roses, une géôle d'air. On ne t'offre pas seulement la montre, joyeux anniversaire, nous espérons qu'elle te fera de l'usage, c'est une bonne marque, suisse à encre à rubis, on ne t'offre pas seulement ce minuscule pic-vert que tu attacheras à ton poignet et promèneras avec toi. On t'offre – on l'ignore, le plus terrible c'est qu'on l'ignore –, on t'offre un nouveau morceau fragile et précaire de toi-même, une chose qui est à toi mais qui n'est pas ton corps, qu'il te faut attacher à ton corps par son bracelet comme un petit bras désespéré agrippé à ton poignet. On t'offre la nécessité de la remonter tous les jours, l'obligation de la remonter pour qu'elle continue à être une montre ; on t'offre l'obsession de vérifier l'heure aux vitrines des bijoutiers, aux annonces de la radio, à l'horloge parlante. On t'offre la peur de la perdre, de te la faire voler, de la laisser tomber et de la casser. On t'offre sa marque, et l'assurance que c'est une marque meilleure que les autres, on t'offre la tentation de comparer ta montre aux autres montres. On ne t'offre pas une montre, c'est toi le cadeau, c'est toi qu'on offre pour l'anniversaire de la montre.¹²

Devant mon air déconfit il ajouta

- lis le verso aussi...

INSTRUCTIONS POUR REMONTER UNE MONTRE

Là-bas au fond il y a la mort, mais n'ayez pas peur. Tenez la montre d'une main, prenez le remontoir entre deux doigts, tournez-le doucement. Alors s'ouvre un nouveau sursis, les arbres

¹² Julio Cortázar, *Nouvelles, histoires et autres contes*, p. 371, Gallimard, 2008

déplient leurs feuilles, les voiliers courent des régates, le temps comme un éventail s'emplit de lui-même et il en jaillit l'air, les brises de la terre, l'ombre d'une femme, le parfum du pain.

Que voulez-vous de plus ? Attachez-la vite à votre poignet, laissez-la battre en liberté, imitez-la avec ardeur. La peur rouille l'ancre, toute chose qui eût pu s'accomplir et fut oublié ronge les veines de la montre, gangrène le sang glacé de ses rubis. Et là-bas dans le fond, il y a la mort si nous ne courons pas et n'arrivons pas avant et ne comprenons pas que cela n'a plus d'importance.¹³

Il y a un Japonais, à cette heure, qui possède une photographie de moi, prise ce jour à 15h49, et sur laquelle je dois probablement ressembler à un fou qui a demandé l'asile politique au Père Lachaise et déclame avec un air idiot.

- Andrès, c'est gentil, il ne fallait pas...
- oh, tu sais la montre, je l'ai achetée aux Puces de Saint-Ouen...
- bé, merci quand même...
- c'est sans importance, c'était simplement prétexte à te faire lire ce texte que j'aime beaucoup. De toute façon, la montre... elle marche pas.

Il se mit à me lire quelques-uns de ses poèmes que je retranscrivis consciencieusement.

Nous allâmes nous finir au Sol's Club.

Les ombres de la nuit étaient au rendez-vous, les deux barbus aussi.

Ce fut ainsi soir après soir, nuit après nuit, envie de vomir d'abord et dégueulis dans le caniveau ensuite. Une fois, j'étais tellement fatigué et ivre que ma tête s'est laissée tomber sur la table entre un cendrier et un verre d'alcool. Je voyais encore autour de moi les gens connus maintenant et inconnus encore, comme dans un nuage – le paradis – glauque, un peu pervers si l'on y songe, déconstruit en filigrane, d'autres gens encore plus guindés, moins alcoolisés, d'un autre monde sans intérêt immédiat. Sans doute y avait-il de la musique mais les notes étaient recouvertes par les discours brouillons, les babillages amplifiés par la torsion des sens sous les attaques de cette molécule qui envahit le cerveau et la pensée jusqu'à les dissocier définitivement du corps. L'alcool nettoie avec soin les imperfections émotionnelles. L'alcool dissout la mémoire jusqu'au moindre de ses petits souvenirs. Ensuite il ne reste rien qu'une sensation de flottement absurde et délicieuse dans laquelle – le temps du séjour d'Andrès à Paris – je me suis logé à peu de frais. Il serait vain de ressentir et pire encore d'exprimer des regrets car la vie offre dans quelques-unes de ses niches privilégiées, à qui se porte volontaire, de fulgurantes accélérations.

¹³ *ibid.* p. 372

11. L'autre côté

Ma vie interlope s'effondra
après que quelques coups de rame
m'eurent amené de l'autre côté du port
à l'endroit même où,
il y a quelques lunes,
et de conserve,
se promenaient des innocents
qui maintenant
n'ont plus de pieds.

A de L 10/12/1984

Le dernier jour vint enfin, comme une chute dans un escalier, il était temps, je n'aurais pu suivre pareil rythme plus longtemps. Nous avons visité les musées, les égouts, la Tour Montparnasse, les catacombes.

- Andrès, pourquoi voulais-tu rencontrer Samuel Beckett ?
- j'aime bien la littérature absurde, j'ai appris au Sol's Club qu'il serait présent lors de cette représentation. En fait, je cherchais plus à assouvir une curiosité, je ne tenais pas plus que cela à lui lire mes poèmes. Cela dit je suis très heureux que tu aies pu les noter. Tu vas en faire quoi ?
- rien, que voudrais-tu que j'en fasse ?
- les publier par exemple...
- mais ce n'est pas à moi à faire ça, fais-le toi-même, et puis tu connais pas mal de monde à Paris...
- oui, ce serait facile, mais je n'en ai pas envie
- le prix Nobel ne te tente pas ?
- Angel, arrête de dire des conneries

Voilà, c'était comme cela, des conversations sans queue ni tête, parfois.

- Angel, tu sais ce qui caractérise les écrivains publics ?
- non
- c'est qu'ils n'accomplissent qu'une seule tâche dans leur vie.

- comment cela ?
- dans mon pays, il y a beaucoup d'écrivains publics. C'est un métier très recherché car il y a toujours de l'emploi. Lorsque quelqu'un fait appel aux services de l'un d'eux, qu'il dicte une lettre par exemple, il prend bien soin de tuer l'écrivain après, car il connaît le secret de cette lettre. C'est donc une coutume chez nous, on tue toujours l'écrivain public après la dictée.
- ???
- ne fais pas cette tête Angel ! Je plaisante ! Nous sommes, malgré les dictatures, un pays civilisé...
- Parle-moi de ton enfance, de la dictature
- Non

C'était une journée ordinaire.

Sur les quais les bouquinistes proposaient des livres, des cartes postales ou des plans de la ville aux touristes

- tu as des relations avec les autres artistes argentins, Borges par exemple ?
- Borges, c'est comme le tango ce sont des arbres qui cachent la forêt culturelle argentine. Un jour j'ai refusé de lui serrer la main, je ne sais pas au juste pourquoi, la jalousie peut-être...

Je n'ai depuis reçu qu'une seule lettre et ne l'ai jamais revue. Par naïveté, en 2000, je me surpris à chercher sans succès un quelconque ouvrage d'Andrès de Luna, sur les quais.

Cela m'avait pris brusquement, l'idée qu'Andrès avait encore des choses à me dire, une autre montre à m'offrir. Retourner au Père Lachaise pour déclamer encore des textes argentins, redéfinir avec une exactitude de chronomètre la notion de littérature face à la montre, quand la grande aiguille poursuit de ses assiduités la petite qui se laisse dépasser et redemande encore un tour de manège.

Lorsque les tic-tac souterrains envahissent le monde pour imposer un *libertango*¹⁴ décalé, le réel se fortifie et se nourrit alors des espaces laissés vacants par le temps,
à Mar del Plata
comme ailleurs

¹⁴ Astor Piazzolla

12. La vie

Les délices de ce monde se trouvent,
paraît-il,
dans l'entrechuisse
de la vie.

A de L 10/12/1985

Buenos Aires, 3 janvier 2002, 6h30

Néstor Barron est bien connu du personnel de l'*Hospital Nacional*. Avant toute chose parce qu'il est très scrupuleux dans son travail, très ponctuel, très aimable.

Pour l'essentiel son travail consiste à balayer, à nettoyer, à récurer les sols et il le fait bien. De plus, pour égayer, il récite des poèmes tout en frottant les grandes dalles blanches :

*Buenos Aires no tiene avenidas
sino fronteras.*

*Decenas de fronteras con la nada,
no importa la direccion en que
las cruces.*

*En esta esquina
anacrónica como todo lo marrón,
el bar anuda dos de ellas.*

*Hay un cansancio de insecto moribundo
en la lluvia que golpea la cabeza
calva de la tarde, y hay
une teta roída por las encías sin dientes del
fracaso olvidada sobre el mostrador
verde y negro como un
muelle enmobecido. Es todo
lo que hay.*¹⁵

¹⁵ Néstor Barron, 2008 Buenos Aires, <http://www.nestorbarron.com.ar/>

C'est ainsi que Néstor fait : plus il frotte, plus il déclame !

Néstor Barron est très connu – certes pour sa gentillesse et sa compétence -, mais surtout parce qu'il a pour charge de nettoyer le sol de la morgue. Cela lui confère un statut particulier, naturellement on le respecte mais surtout, on le craint.

La morgue est divisée en trois « frigos », l'un sert pour les étudiants en médecine qui peuvent trouver là matière à apprendre sur les éviscérations, les fractures et autres tumeurs.

Devant les tables de dissection les étudiants suent d'effroi en regardant transpirer les morts, au début.

Les deux autres frigos servent aux « réguliers », morts de vieillesse, d'accidents de la route, ou de tout ou de rien, qu'importe, ils sont là, ils attendent que quelqu'un vienne les chercher pour être enterrés dans leur village natal ou dans le carré des inconnus du grand cimetière central.

Et tous les jours, sauf le dimanche, Néstor nettoie les sols. C'est dire qu'il les connaît ses morts, ceux des étudiants en particulier. Ce matin-là, dans le frigo des étudiants, il fit une découverte peu banale : dans une travée, déposé sur une litière métallique généralement pas utilisée, il vit un corps qu'il ne connaissait pas et qui, a priori, n'aurait pas dû s'y trouver. Il se rendit aux « admissions », vérifia le fichier et force lui fut de constater que la litière métallique aurait dû rester vide...Néstor avait un mort de plus dans son frigo... Il appela son supérieur hiérarchique qui manda le médecin qui constata la mort. Le mort était bien mort, mais n'avait pas de nom...

Après une molle enquête « de routine », la police retrouva le frère du mort : Diego de Luna.

Diego fut la seule âme vivante à assister l'enterrement d'Andrès, il avait choisi, en guise d'épithaphe, un court poème de son frère :

« si vous croyez que c'est drôle

de regarder passer l'éternité...

J'attends de vous y voir ».

Quelques villageois avaient toutefois suivi le corbillard mais sans entrer dans le cimetière.

Quelques jours plus tard, Diego prit l'avion pour la France où il se terre et où je continue de le poursuivre, comme une sorte de devoir auquel je me contrains.

Sur le dos des morts on construit son histoire.

13. Le doute

Je doute de tout le matin alors que la ville se prépare à s'envoler.

Les cris,

des trains

des automobiles

des pigeons

des avions.

Les moyens de locomotion,

divertissent ceux qui les créent.

Je doute de tout,

le soir aussi.

A de L 10/12/1986

Puig est mort en 1990 d'une crise cardiaque. Ainsi va la vie dès qu'elle s'entiche de la mort. Je suppose qu'Andrès en avait été informé et que cela a alimenté son malheur, tout comme la mort de son père. Cela ne l'a pas empêché de continuer à écrire, de sourire à tout le monde, surtout aux inconnus, d'aimer partager ses mots avec ceux qui comme moi ont eu la chance de croiser son chemin. Personne ne sut comment il avait bien pu se retrouver dans cette morgue. Son corps ne portait aucune trace de violence. Après l'autopsie, qui ne révéla rien, la police conclut au suicide. Bien étrange endroit pour mourir, vu sous un certain angle, mais sous un autre, bien cohérent et rentable, cela faisait l'économie d'un transport. Andrès se serait donc infiltré dans l'hôpital, la nuit du 2 au 3 janvier, se serait déshabillé (on n'a jamais retrouvé trace de ses vêtements) et allongé sur cette civière métallique et attendu la mort. Comme ça, comme on attend le train dans une gare ferroviaire, impatientement, dans la salle des pas perdus ou aiguillé par le chef vers le grand hall ou le buffet. Mort de froid ou d'autre chose, cela ne fait pas de différence à mes yeux, la mort est toujours froide quand on la touche. Sa mort ressemble à sa vie, un excès de discrétion. Pourtant, s'il s'est suicidé, il l'a décidé, et c'est probablement là, non pas l'ultime choix mais le seul et unique choix de son existence, le seul qui vaille, jouer sa vie.

Un jour, le nom d'Andrès de Luna figurera au panthéon des poètes latino-américains, d'autres auront eu, peut-être, la même chance que moi et auront écrit toute une nuit sur un cahier offert

par Samuel Beckett – ou un autre géant -, afin, sous une forme ou une autre, de léguer un peu plus à la postérité.

L'avenir est gourmand des choses du passé, il s'en repaît pour oublier, en effet, il s'agit pour cela d'avoir une bonne mémoire, sinon qu'oublier ? Il faut bien un plein pour obtenir le vide et le vide donne le vertige à la vie. L'autre option serait de ne rien oublier, d'exercer sa mémoire jusqu'à lui apprendre à graver le moindre détail.

Andrès avait une bonne mémoire
mais impitoyablement désorganisée,

es por es

que inventó su

escritura

AM 6 novembre 2010

Note de l'éditeur :

Georges Fawcett, Président du CHECC et dépositaire des documents d'Angel Michaud, nous informe que celui-ci a bien reçu un courrier d'Andrès de Luna en 1999 (cf. [p. 25](#)). Nous savons que ce pli de grande taille, aux dires de Georges Fawcett, contenait une version retraduite de *4,75 jours de détresse en trompe-l'œil*, mais sans doute y avait-il, dans cette enveloppe, d'autres documents qu'Angel Michaud ne mentionne à nul endroit ni à aucun moment. Il n'est donc pas exclu, qu'un jour ou l'autre, d'autres écrits d'Andrès de Luna rejoignent la lumière.

Pour conclure, si un jour vos pas vous mènent vers Diego de Luna merci de nous en informer :

La_base@voila.fr

www.ladam.eu

Crédit photographique, John Minihan